

au-dessous , et toujours sur ma gauche, étaient des rassemblements nombreux. J'aperçus enfin des pelotons jusques sur les hauteurs, au-dessus des bois de Saint-Romain. J'ai appris depuis que tous les villages , à cinq ou six lieues, avaient été requis et forcés de prendre les armes. Quelle position ! j'avais, pour résister à ces forces, cent hommes au plus, exténués de fatigue , de faim , de soif, de chaleur ; accablés, découragés, étendus par terre, et ne donnant à mes sollicitations qu'une attention proportionnée au peu de forces qui leur restaient. Si nous eussions été attaqués dans ce moment, nous périssions tous. Je ne le dissimulai pas à mes malheureux amis. Je les priai, je les menaçai tour à tour sans succès. Je leur promis qu'en exécutant strictement mes ordres, je les conduirais au bois qui est à un fort gros quart de lieue de nous. J'ajoutais que, plutôt de me laisser prendre vivant, je saurais périr à leurs yeux ; je parvins ainsi à les décider, et je les formai en bataille. Hélas ! ce n'était pas le courage, c'était les forces qui leur manquaient.

J'avais eu le temps d'examiner les différents rassemblements et leurs mouvements. Le petit village d'Ancy était sur ma gauche ; il n'était pas occupé, il était même abandonné des enfants et des femmes. J'y dirigeai ma marche, et le traversai sans obstacle.

Après avoir reconnu le terrain de ce village au bois, je me décidai à longer des haies et des chemins difficiles qui me promettaient une défense plus aisée contre la cavalerie, que je jugeai bien devoir chercher à me couper les chemins du bois. Je n'eus pas fait deux à trois cents pas que je la rencontrai ; elle était en bataille dans une petite plaine que je devais traverser pour arriver au bois. Je n'hésitai pas de la charger.

Je forme à l'instant ma troupe en bataille, et je marche sur la cavalerie. Ce mouvement l'étonne ; elle tire quelques